

Jamais la conspiration du silence n'avait fonctionné avec une régularité aussi complète.

On ne disait rien ; au besoin, on répandait quelques fleurs sur la tête de l'honorable député de Châteauguay, mais on se gardait bien de l'inscrire sur l'ardoise.

Le bon peuple, qui ne connaît rien aux hypocrisies de la politique, pensait que c'était une erreur, un oubli.

La nomination de M. Robidoux était une chose tellement sûre, elle allait tellement de soi, qu'elle semblait plus certaine même que celle de M. Marchand.

L'effacement de ce dernier n'eût surpris personne.

Un conservateur disait l'autre jour, au cours d'une conversation avec deux libéraux :

— Ce pauvre Marchand, il a joui de son bon temps ; les ennuis vont commencer pour lui quand il lui va falloir former son cabinet.

— Allons donc, répondit un des libéraux, il n'a pas à s'en occuper. Tarte, Dansereau et Chapleau sont là pour le composer pour lui.

— Et encore, ajoute l'autre libéral, Marchand aura une belle chance si ceux-là ne le laissent pas dehors de son propre cabinet.

Un cabinet Marchand sans Marchand, cette hypothèse ne surprenait personne.

Un cabinet Marchand sans Robidoux, c'est ce qui ne venait à l'idée de personne.

Pourtant, c'est ce que l'on avait imaginé. Pourquoi ? on se le demande.

Les gens qui osaient parler un peu de la question disaient, les yeux baissés, que le gouvernement devait être entièrement nouveau et ne pas contenir d'éléments ayant appartenu à l'administration Mercier.

Comédie !

Comment, voilà une majorité élue pour effacer l'erreur du passé !

Le soir de la victoire, on criait sur tous les toits, et l'on inscrivait sur tous les transparents : " Mercier est vengé ! "

Partout on criait : " Nous avons lavé la tache infligée au nom de Mercier ! "

Et la première chose qu'on voulait faire était d'exclure un des anciens compagnons de l'homme qu'on prétendait avoir vengé, et l'on se basait pour cela sur sa participation aux faits dont la tache avait été lavée.

L'exclusion de Robidoux n'eut pas seulement été comique ; elle eût été stupide.

Non, le vrai motif, si l'on en juge par l'expression de l'opinion publique, avouée carrément, d'ailleurs, c'était une grosse jalousie du premier-ministre, qui était fatigué d'entendre désigner M. Robidoux comme son successeur inévitable ; il subissait de plus une influence qui s'est affirmée dans le choix du ministère, mais il a finalement été obligée de céder devant la pression exercée pour obtenir qu'un député populaire ne fut pas injustement mis à l'écart.

Le premier-ministre ne s'attendait pas aux conséquences de son action.

Ah ! ça n'a pas été long.

Aussitôt la nouvelle connue, les esprits se sont émus ; quelques amis se rencontrant l'ont propagée, et, en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, un mouvement menaçant s'était créé devant lequel le chef a capitulé.

La raison en est que M. Robidoux représente aux yeux de la population Montréalaise le vrai esprit libéral, le vieil esprit libéral de la bonne école. Non pas cet esprit de papier mâché qui se plie à tous les moules et à toutes les empreintes, aux tripotages comme aux triturations.